

—Encore une fois, que puis-je te dire ? Je ne sais rien moi-même de cette ténébreuse histoire. C'est sur ta demande que j'ai fait jadis classer l'affaire. Mais je ne suis plus ministre et mon crédit est en baisse auprès du nouveau cabinet. Or, voilà que cette affaire que nous croyions enterrée à jamais ressuscite, que le cadavre de la jeune morte sort de sa tombe. Qu'est-ce que j'y peux, moi ?

—Tais-toi ! tais-toi ! — proféra le malheureux, comme halluciné par quelque horrible vision, en étendant ses mains tremblantes.

Félix Dargenté recula, effrayé par l'aspect de son ami. Il ne l'avait jamais encore vu sous un jour aussi accusateur :

—Ah ! ça, — fit-il, — sais-tu que ton pire ennemi, c'est toi-même ! Il ne faut pas faire cette figure-là, mon cher.

L'ancien procureur domina son trouble révélateur, sentant bien qu'il ne fallait point effrayer l'homme dont il attendait le salut.

—Ecoute, — reprit Dargenté, — il faut unir nos efforts et, ma foi ! nous viendrons à bout de l'obstacle. J'en ai la ferme confiance.

Les yeux de M. de Myriès eurent une lueur d'espoir. Cette demi-bienveillance le ranimait.

—Ah ! tu espères, tu crois... Et quel moyen comptes-tu prendre ? Dis-le moi vite, mon bon ami.

—Je ne sais pas encore le moyen. Mais, dans les situations désespérées, tous les moyens sont bons. L'essentiel est de frapper le premier coup, ne fût-ce que pour intimider l'ennemi. Or les hommes auxquels nous avons à faire sont de cruels ennemis.

La tête d'Hippolyte de Myriès se pencha douloureusement sur sa poitrine. Il doutait. Cette hypothèse lui paraissait inadmissible.

—Il ne me paraît pas facile d'intimider de tels hommes, prononça-t-il sourdement.

—Bah ! fit Dargenté avec un mauvais rire, quand j'étais ministre, j'ai eu raison d'adversaires autrement redoutables.

Il fit quelques pas dans la chambre, les mains derrière le dos. Puis, s'arrêtant et se retournant brusquement :

—Dis-moi, ton fils est-il un bon tireur ?

M. de Myriès tressaillit. Cette question le jetait dans une stupéfaction voisine de l'épouvante. Il balbutia avec un tremblement :

—Mais... oui... il ne tire pas mal... Il est constamment à la salle d'armes, et il a pris part à de superbes assauts.

Dargenté haussa les épaules. Son interlocuteur ne l'avait point compris. Pour comprendre Dargenté, il fallait être de sa force.

—Ce n'est pas ce que je demande. Des assauts ? La belle affaire ! Tout le monde brille peu ou prou dans un assaut. A-t-il tiré l'épée ? A-t-il eut quelque affaire sérieuse ? Est-il capable en un mot de tuer son homme ? C'est là ce que je voudrais savoir.

—A cela je ne puis te répondre. Lucien ne s'est jamais battu, à ma connaissance du moins. Cependant, il se peut que...

L'ex-ministre se remit à marcher. Puis, avec un geste évasif, il tendit la main à son ami, son ancien complice :

—Tiens ! nous ne faisons rien qui faille. Va te coucher et tâche de dormir. La nuit porte conseil. Nous aurons peut-être trouvé demain. Et il congédia sans plus de façons le malheureux Hippolyte.

Il va sans dire que la nuit fut blanche pour l'ex-procureur de Versailles. Le matin, pâle, défait, les paupières gonflées par l'insomnie, il aborda Félix Dargenté au moment où il descendait pour déjeuner. L'ancien ministre avait la mine reposée.

—Eh bien ! questionna-t-il, haletant, as-tu trouvé ?

—Je crois que oui, répondit le beau Félix. Je pars aujourd'hui même pour Paris. Je serai de retour dans trois jours. Ne fais aucune sottise jusque-là et garde-toi à carreau. Il est probable qu'ils ont leur plan tout fait. Ne leur donnez pas prise sur vous.

—Mais alors, ce rendez-vous sur la route de Toulou-Héry ?

—N'y va pas.

Tel fut le programme arrêté entre les deux amis.

A la grande surprise de la famille Ferreix, M. Dargenté annonça son départ et prit congé de ses hôtes, malgré l'insistance, d'ailleurs un peu froide, que l'on mit à le retenir, et pour cause.

La brusquerie de ce départ, la physionomie bouleversée de M. de Myriès ne laissèrent pas que de causer une certaine inquiétude. Aliette, qui s'était réjouie de l'absence du beau Félix, ne put s'empêcher de partager les alarmes de Dina lorsque celle-ci lui dit :

—Vois-tu, Aliette, je tremble en ce moment. Il se passe bien certainement des choses d'une extrême gravité. Et c'est autour de nous que se joue le drame dont Colman m'a avoué l'existence. Comment va-t-il se terminer ? J'ai de cruels pressentiments.

L'impression fut même si manifeste que Lucien crut devoir demander une explication à son père.

Il le fit avec cette absence de respect, cette désinvolture presque grossière qui caractérise la jeunesse de nos jours.

—Laisse-moi te dire, mon noble père, que tu as depuis ce matin une mine qui effraierait un croquemort. Tout le monde ici s'en est aperçu, et les commentaires vont leur train. Tout à l'heure encore, ma belle Aliette m'a demandé : " Qu'a donc votre père ? Est-ce qu'il serait malade ? Nous ne lui avons jamais vu une mine aussi allongée ". Ce n'est pas amusant, tu sais.

Ces simples paroles du jeune homme eurent le don d'ajouter au malaise de M. de Myriès. Il n'en avait pas besoin.

—Quoi ? — fit-il avec une sorte de terreur — ai-je donc l'air si bouleversé que cela ? En quoi le vois-tu ?

—Bouleversé est le mot. C'est-à-dire que tu as l'air tout bonnement d'un condamné à mort.

Les mots étaient terribles pour le misérable harcelé par le cri de sa conscience. Il y crut voir une effroyable allusion.

—Lucien ! — s'écria-t-il en levant la main sur son fils, — oses-tu bien, toi, Lucien, me parler de la sorte ?

Ils étaient dans le parc du château, dans un bosquet touffu éloigné de la maison et auquel on n'accédait que par une allée discrète. Personne n'avait pu surprendre les paroles de ce dialogue en lui-même insignifiant pour le premier venu.

Un coup d'œil avait suffi à MM. de Myriès pour s'en assurer.

Mais s'il n'y avait pas eu de témoins à la scène, Lucien de Myriès n'en était pas moins terrifié. Lui aussi avait comme un pressentiment.

Du coup, sa gaieté frelatée, " sa blague " parisienne l'abandonnèrent. Il regarda son père avec épouvante.

—Ah ! ça, papa, s'écria-t-il, me diras-tu ce qui se passe ici, ce qui t'arrive ? Tu ne m'as jamais parlé de la sorte. C'est à se demander si tu ne perds pas la raison, car, en vérité, c'est la seule manière acceptable pour moi d'expliquer ton attitude.

Et, regrettant la vivacité de son langage, il se fit plus tendre et voulut consoler son père à sa façon.

—Voyons, commença-t-il, explique-toi. Je n'ai peut-être pas toujours été un fils aussi respectueux que tu aurais été en droit de le désirer, mais je n'ai jamais été, ce me semble, un mauvais fils. Confie-moi donc ce qui te chagrine ou te préoccupe, et je te jure que, dès à présent, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour t'ôter le fardeau de peine qui pèse sur tes épaules. J'ai bien le droit de t'aimer ?

Cela fut dit avec sincérité. Malgré ses défauts aussi nombreux qu'insupportables, Lucien de Myriès disait vrai : il n'était pas un mauvais fils. Aussi criminel qu'il pût être, l'ancien procureur sentit son cœur se dilater devant cette généreuse déclaration.

Une émotion profonde, mais d'une toute autre nature, le secoua. Il prit la main de son fils entre les siennes et la serrant d'une passion chaude et nerveuse, il murmura d'une voix tremblante, avec une expression que celui-ci ne lui avait jamais connue :

—Eh bien ! oui, Lucien, je te dirai tout, tu sauras tout. Je suis en péril de mort. Une effroyable menace est suspendue sur moi.

Le jeune homme laissa échapper une rauque exclamation. Il avait reculé, les yeux dilatés de surprise et d'effroi.

—Péril de mort ? Menace suspendue sur toi ? — Qu'est-ce que cela signifie ? Tes paroles rendent-elles bien ta pensée ?

Il tremblait. Une crainte soudaine, affreuse, venait de se faire jour en son esprit bouleversé, le troublant au plus intime de son être.

Est-ce que M. de Myriès, son père, n'avait pas perdu la raison ? La folie n'a-t-elle pas, souvent, de ces explosions soudaines ?

L'ancien magistrat comprit sur le champ qu'il ne pouvait laisser son fils dans un doute aussi cruel.

Il prit Lucien par le bras et l'entraîna dans les allées les plus fourrées du parc, se rendant compte qu'il se devait à lui-même d'éclairer son intelligence et de ne point s'abandonner à toutes les interprétations fâcheuses fournies par des apparences compromettantes.

—Ecoute, dit-il, — il faut que tu saches tout. Le danger qui me menace est terrible. Un secret pèse sur ma vie. Ce secret que j'ai cru étouffé est maintenant aux mains d'hommes qui veulent s'en servir contre moi, bien plus, qui ont commencé à s'en servir.

Lucien se méprit au sens de ces paroles. Il n'avait pas été sans remarquer les visites que les hôteliers de Keravilio faisaient périodiquement à son père. Il crut voir en eux les ennemis que celui-ci désignait vaguement, ils les désigna.

—Les frères Garmin, sans doute ? — s'écria-t-il avec vivacité, montrant à son père qu'il avait vu bien des choses.

—Les frères Garmin ? Ce sont les moindre de nos ennemis. Non. Les plus terribles, ce sont ces deux hommes que tu as vus hier.

—Quoi ! Ce Lebreton ? Ce Johnson ? Qu'est-ce que ces gens-là peuvent avoir de commun avec nous ? — gronda le jeune homme.

—Je ne sais quel est leur intérêt dans cette affaire. Je sais seulement qu'ils poursuivent un terrible but, — répondit M. de Myriès.

Et, alors, lentement, avec des saccades et des spasmes dans la voix, le vieux magistrat fit à son fils le récit du drame de Rosmeur, de ce mystérieux événement dont l'affreux souvenir pesait sur toute son existence. Il va sans dire que rien dans son récit ne pouvait faire soupçonner à Lucien la part que son père avait prise à l'événement. Aussi le jeune homme ne put-il que se récrier :

—Mais enfin, père, ce crime mystérieux peut-il te compromettre ? En quoi peux-tu t'en alarmer ?

Le vieillard passa la main sur son front où perlait des gouttes de sueur glacée. Il hacha ces mots par hoquets :

—Je vais te l'apprendre. J'ai commis au début une imprudence. J'aurais dû laisser la justice poursuivre son œuvre. Au lieu de cela, j'ai perdu la tête, j'ai tremblé devant le scandale qui pouvait rejallir sur nous, et j'ai demandé à Dargenté, qui était alors ministre, d'étouffer l'affaire. Car la victime de Rosmeur, morte d'une si mystérieuse façon, était Blanche de Pengoaz, la sœur de Germaine, ta cousine. Comprends-tu maintenant ? Te rends-tu compte de la gravité des faits ?

—Ah ! — fit le jeune homme, devenu blême tout d'un coup, — oui, je comprends. Mais, alors, elle n'est donc pas morte à Nice ?

—Non, — et la voix de l'ancien procureur était sourde ; — je lui avais substitué une autre enfant, sa sœur aussi, son aînée, Hélène, une fille naturelle du comte de Pengoaz, dont nul, si ce n'est moi, ne connaissait l'existence. La pauvre enfant était phthisique. C'est elle qui est morte à Nice sous le nom de Blanche, sa sœur légitime. En justice, j'ai commis un faux devant l'état-civil.

Lucien de Myriès tremblait de tous ses membres, autant de colère que de crainte. Mais il ne doutait point de la parole de son père.

—Ainsi, s'écria-t-il avec violence, voilà le secret que possèdent ces misérables et qu'ils comptent employer contre toi ?

—Oui, prononça l'ex-procureur, voilà leur moye